



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

La valise à histoires, parcours jeune public du Musée national de l'histoire de l'immigration

Introduction

Migration, immigration, aller-retour, émigration, départ, arrivée, traversée... L'histoire est longue...

Comme toi peut-être, Emma se demande ce que sont les migrations. Elle veut comprendre ces mouvements de population qui ont fait l'histoire de la France et entendre le récit de ces expériences personnelles et collectives. Elle interroge son grand-père.

Emma : – Grand-père, s'il-te-plaît, va chercher ta valise à histoires. On piochera dedans et tu commenceras comme ça : Il était une fois...

Le grand-père : – Ah, ma valise à histoires, c'est comme ça que tu l'appelles. Moi, je dis mon petit musée... Tu sais, cela fait bien longtemps maintenant que je collecte dans cette valise tout un tas d'objets, d'images, de textes, de photographies... qui composent une grande histoire, et dont on pourrait faire une grande exposition...

Ouvre la valise

Dans cette valise, il y a des histoires de migrations qui attendent d'être racontées.

Emma : – Tu peux me redire ce que c'est exactement, les migrations ?

Le grand-père : – Les migrations, ce sont des hommes, des femmes, des enfants qui quittent un jour leur pays pour en rejoindre un autre.

Emma : – C'est comme un voyage.

Le grand-père : – Oui, comme un long voyage, sauf que c'est pour longtemps, ce n'est pas comme pour tes vacances. Et souvent, c'est pour toujours. On quitte son pays pour aller vivre ailleurs.

Point 1 – De 1685 à 1889

Farfouille la valise

Commençons notre histoire avec ce bateau. Il s'appelait L'Aurore.

Emma : – Il était une fois L'Aurore...

Le grand-père : – Il y a fort longtemps, dans les siècles passés, c'est l'histoire de personnes qui n'ont pas choisi de quitter leur pays...

Au XVIIIe siècle, ce grand bateau à voiles transportait des hommes, des femmes, des enfants qui étaient capturés en Afrique par des Européens.

Ils étaient emmenés de force en Amérique où ils étaient vendus pour travailler dur, très dur, dans des plantations. Ils étaient des esclaves, c'est-à-dire qu'ils n'avaient aucune liberté.

Emma : – Et toi, Grand-père, tu en as déjà vu des esclaves qui ont fait ces traversées en mer ?

Le grand-père : – Non, ma petite, je n'ai pas rencontré d'esclaves africains embarqués pour l'Amérique. Parce que, heureusement, dans la suite de l'Histoire, des hommes et des femmes se sont battus pour la liberté, et l'esclavage a été aboli.

Depuis 1848, c'est officiellement interdit en France. Alors, moi, je n'ai pas connu d'esclaves mais mes ancêtres, et les tiens, sans doute.

Emma : – Sur cette image, l'homme noir avec sa corbeille de fruits, tu crois qu'il est content ? Dessous, il est écrit MOI LIBRE. Ça veut dire qu'il n'est plus esclave ?

Il est habillé avec un pantalon rayé bleu, blanc, rouge, comme le drapeau de la France, il est devenu français ?

Le grand-père : – En tout cas, c'est une image qui évoque cette lutte pour la liberté au moment de la Révolution française.

Emma : – Alors, il a été obligé de venir habiter en France ? Comme toi, Grand-père ?

Le grand-père : – Ce n'est pas du tout la même époque, je suis arrivé bien après. Le contexte est bien différent. Moi, j'ai choisi de quitter le Sénégal. Personne ne m'a forcé. Je voulais venir en France, pour étudier la littérature française.

Et puis, j'ai rencontré ta grand-mère, je suis tombé amoureux et voilà... je suis resté, j'ai construit ma vie ici.

Mais revenons à notre histoire... On était il y a longtemps, quand l'esclavage a été aboli, c'est-à-dire interdit, au XIXe siècle.

En ce temps-là, et bien avant déjà, il y avait en France de nombreux étrangers. Des Polonais, des Espagnols, des Belges, des Italiens... Certains avaient fui leur pays à cause de guerre ou de violence, d'autres étaient venus pour travailler.

Emma : – Mais comment ont-ils fait quand ils sont arrivés ? Parce que, s'ils ne connaissaient personne, ça ne devait pas être facile. J'imagine que si je pars loin et que je suis toute seule, je vais me sentir perdue.

Le grand-père : – En effet, c'est une situation difficile. Tout dépend de l'accueil que l'on fait à ceux qui viennent d'ailleurs...

Emma : – Dans ma classe l'année dernière, il y a un enfant étranger qui est arrivé. Au début, il ne parlait pas bien le Français, il était un peu triste. On se débrouillait pour se comprendre. J'ai joué avec lui, on n'allait pas le laisser tout seul dans la cour, quand même !

Maintenant on est copains, il s'appelle Youri, il parle bien français, tu sais, on se comprend très bien. Et c'est comme avec les autres copains, on est tous pareils, non ?

Le grand-père : – Eh bien, dans l'histoire, on n'est pas tous considérés pareils...

La façon de regarder les étrangers n'est pas toujours accueillante et chaleureuse comme tu as su le faire avec ton camarade.

Farfouille dans la valise

La France a accueilli des étrangers sur son territoire pour différentes raisons. Elle a eu besoin de main-d'œuvre, c'est-à-dire de travailleurs. Elle a même parfois demandé à des étrangers de venir. Elle a protégé des personnes qui étaient en danger dans leur pays en donnant asile. Elle a aussi aidé des familles à se retrouver. Ces étrangers sont des immigrés. C'est ainsi qu'on appelle les personnes venues d'autres pays qui s'installent en France. Ils n'ont pas toujours les mêmes droits que les Français, et ils sont parfois traités d'abord avec hostilité.

Emma : – Hostilité, c'est gentil ou méchant ?

Le grand-père : – C'est un regard méchant. Par exemple, ces marionnettes qui représentent un homme noir ou arabe sont des caricatures. A la fin du XIXème siècle, elles étaient utilisées dans des spectacles pour se moquer des étrangers et donner une image très négative d'eux. On les présentait comme s'ils étaient idiots, ne savaient pas parler, n'étaient pas vraiment des hommes ou comme s'ils étaient dangereux.

Emma : – Ça voudrait dire que toi, parce que tu es noir, et moi aussi, parce que je suis un peu noire, on est méchants ?

Le grand-père : – C'est une façon de faire des généralités. En Europe, on a longtemps pensé que les Noirs étaient des sauvages, comme des bêtes qu'il faudrait éduquer... Tu sais, c'est souvent la peur qui entraîne ce genre de réaction. Ce qu'on ne connaît pas, on en a peur et pour se défendre, on le rejette.

Emma : – Moi, je n'ai pas peur des bêtes sauvages, j'adore le grand lion quand il rugit !

Point 2 – De 1917 à 1931

EMMA : – Une autre histoire, Grand-père ! Dis-moi, tu as mis de l'ordre dans la valise ?

Le grand-père : – Oui, j'ai préparé des images pour un nouveau chapitre.

EMMA : – On dirait un album photo de la guerre, il n'y a que des soldats sur tes cartes.

Le grand-père : – Il était une fois le début du XXe siècle, nous sommes, disons, en 1917.

La première guerre mondiale fait rage depuis 3 ans. La France a besoin d'hommes pour aller se battre sur le front. La France a aussi besoin d'hommes et de femmes pour continuer à faire fonctionner le pays, il faut cultiver les champs pour manger, il faut extraire du charbon pour se chauffer...

EMMA: – Et alors, ces soldats, ils viennent d'où ? Parce que maintenant, j'ai bien compris tes histoires de migration...

Le grand-père : – Eh bien, justement, ils viennent de partout. On fait appel à des étrangers, proches et lointains. Des voisins, en quelque sorte, qui s'engagent pour la France. Voici le portrait de Lazare Ponticelli. Lazare était italien, il s'est battu pour la France et après la guerre, il a créé son entreprise en France.

EMMA : – Il est devenu riche ?

Le grand-père : – Avec le temps, oui. En tout cas, son affaire semble avoir bien fonctionné. Il fabriquait des cheminées.

EMMA : – Et ces autres soldats, ils arrivent de loin, non ? Pourquoi sont-ils venus eux aussi pour la France ?

Le grand-père : – Là, c'est plutôt à l'inverse. C'est la France qui est allée les chercher et qui les a obligés à s'engager dans l'armée. Ils vivaient dans des pays d'Afrique et d'Asie que la France avait conquises, qu'on appelle des colonies.

EMMA : – Ah, là, il y a des travailleurs sénégalais. Ça veut dire que tu viens d'une colonie, toi aussi ?

Le grand-père : – Oui, le Sénégal était une colonie française. Aujourd'hui, c'est un état indépendant.

EMMA : – Alors, tu es français ou sénégalais ? Parce que moi je suis française, c'est écrit sur ma carte d'identité.

Le grand-père : – La carte d'identité...

EMMA : – C'est un petit bout de papier dans du plastique qui dit qui je suis.

Le grand-père : – Ce petit bout de papier, comme tu dis, a été créé en 1917. Ce fut d'abord une carte d'identité pour les étrangers. Ce papier officiel leur donnait le droit d'être en France et de

travailler. Grâce à ça on savait qui était là, et pourquoi. C'était une façon de les surveiller et de les contrôler.

En tout cas, l'identité ce n'est pas qu'une carte, c'est plus compliqué que ça ! Et plus intéressant aussi ! Elle ne se construit pas seulement à partir de nos origines mais aussi à partir de tout ce que nous pouvons vivre, des rencontres que nous faisons, des chemins que nous empruntons.

(Il se met à chanter)

Chanson « J'ai deux amours » par Joséphine Baker

EMMA : – Encore cette chanson ? On croirait que c'est ta préférée. Tu l'écoutes tout le temps !

Le grand-père : – Oui, j'aime particulièrement cette chanson de Joséphine Baker. Écoute ce qu'elle raconte : J'ai deux amours / Mon pays et Paris / (...) / Ma savane est belle / (...) / Ce qui m'ensorcelle / C'est Paris...

Ce qui me plaît surtout dans cette chanson, c'est qu'elle dit qu'elle aime autant le pays d'origine que Paris. C'est la rencontre des deux qui est belle.

Ces étrangers qui, à Paris, ont écrit, ont chanté, ont fait de la musique, ont dansé... l'ont fait avec toute leur culture.

EMMA : – Tu veux dire que cette Joséphine elle chante en français avec de l'Afrique dans sa voix ?

Le grand-père : – Tu dis qu'elle chante avec de l'Afrique dans sa voix parce qu'elle parle de la savane mais sais-tu que Joséphine Baker est née aux Etats-Unis et est devenue française par la suite ? Tu vois, on a vite fait d'avoir des idées toutes faites.

Non, tout ce que j'aime dans cette chanson, c'est qu'elle parle de ce qu'amènent les immigrés avec eux. Tout ce qu'ils savent et partagent nous grandit.

EMMA : – Ça nous fait grandir ?

Le grand-père : – En quelque sorte. C'est une découverte possible de quelque chose de nouveau et différent. On le constate aussi dans la cuisine...

EMMA : – Ah oui ! Le soldat italien que tu m'as montré tout à l'heure, Lazare, il nous a fait découvrir les pâtes ? Heureusement, parce que j'adooore les pâtes, surtout les lasagnes, au fromage !

Le grand-père : – Mais, dis-moi, n'aurais-tu pas un peu faim maintenant ?

EMMA : – Non, pas encore. Encore une petite histoire avant de faire une pause !

Le grand-père : – Une toute petite alors, c'est un bonus. Pioche une carte.

EMMA : – C'est une affiche pour : L'exposition Coloniale Internationale, Paris, 1931.

Le grand-père : – Ce fut une grande exposition, immense, pour représenter l'empire colonial français.

EMMA : – Tu veux dire les pays que la France a pris pour elle.

Le grand-père : – Oui, on peut dire cela ainsi. C'était une exposition à ciel ouvert, très grande, elle s'étendait sur 6 kilomètres de long, tu imagines ? 200 bâtiments ont été construits pour l'occasion.

EMMA : – Wouha, 6 kilomètres pour une exposition mais c'est plus qu'une exposition, on n'est pas dans un musée et 200 bâtiments, c'est comme une gigantesque ville.

Le grand-père : – C'était en effet gigantesque... pour donner une image de la « plus grande France ». Ce qui reste aujourd'hui de cet événement éléphantesque, c'est le Palais de la Porte Dorée, qui abrite le Musée national de l'Histoire de l'Immigration, où se trouve l'exposition de la longue histoire, dont ma valise ne représente qu'un petit bout...

EMMA : – Tu veux dire que je peux voir tout ça en vrai dans ce musée ?

Le grand-père : – Oui, en te promenant dans le musée tu peux voir et revoir tout ce dont je te parle là, voir et entendre toutes ces histoires, petites et grandes, qui font la France.

EMMA : – Tu as dit éléphantesque tout à l'heure, il y avait des éléphants ? Je n'en vois pas.

Le grand-père : – Moi non plus... Allez, on fait une pause. Je referme la valise un court instant.

Point 3 – En 1940

EMMA : – Il était une fois...

Le grand-père : – La fuite !

EMMA : – La fuite c'est la suite de l'histoire ?

Le grand-père : – ... ou le début d'une migration. Toute migration commence par un départ. Parfois, il est urgent de quitter son pays. Quand c'est la guerre, il faut partir, cela devient vital.

Emma prend la photo de Robert Capa, que lui tend son grand-père

Voici une photographie de Robert Capa, un grand reporter qui a couvert de grands évènements dans le monde. Cette image s'intitule Sur la route de Barcelone, à la frontière française.

EMMA : – C'est un enfant tout seul. Il marche sur le bord de la route. Il porte une lourde couverture sur son dos. Il porte un épais manteau mais il est habillé en short.

C'est bizarre, il va avoir froid si c'est l'hiver.

Et pour manger, comment va-t-il faire ? J'espère qu'il a emporté un goûter dans son sac. Il a l'air un peu triste. On ne dirait pas que c'est une promenade qui lui fait plaisir.

Le grand-père : – Non, ce n'est pas une promenade. C'est un exode.

EMMA : – C'est quoi l'exode ?

Le grand-père : – C'est quand toute une population fuit parce qu'elle ne peut plus rester où elle vit. Ce fût le cas de toutes les personnes juives qui vivaient en Europe pendant la seconde guerre mondiale. Elles ont dû fuir pour échapper aux nazis qui voulaient toutes les emprisonner ou les

tuer. A cette époque, les Juifs étaient discriminés, c'est-à-dire qu'ils étaient rejetés, n'étaient pas considérés comme les autres personnes, n'avaient pas les mêmes droits. Ils étaient surveillés et menacés. Ils pouvaient être capturés lors de ce qu'on appelait des rafles. Beaucoup ont fui et se sont réfugiés dans différents pays. C'était un exode.

Le jeune garçon, sur la photo, lui, est espagnol, il fuit la guerre dans son pays. Il a marché longtemps pour traverser la frontière et arriver jusqu'en France.

EMMA : – En France, au moins, il est protégé.

Le grand-père : – Oui, à cette époque, la France donne l'asile aux Espagnols qui fuient la guerre civile.

EMMA : – Mon copain Youri, dont je t'ai parlé tout à l'heure, lui aussi il a l'asile en France ? Parce qu'il a fui la guerre. C'est ce qu'il nous a raconté. Enfin, il n'en dit pas beaucoup, il ne veut pas trop parler. Mais on sait que c'est parce qu'il y a la guerre dans son pays. C'est pour ça qu'il est venu en France.

Tu crois qu'il a marché comme ça, longtemps, tout seul, sur les routes ? Pourtant il est avec sa famille ici, il vit avec sa mère et sa petite sœur.

Le grand-père : – Selon les époques et les décisions politiques, il y a des populations qui sont accueillies, à qui l'on donne asile, en effet, à qui l'on donne des droits en France. Mais tout cela est fluctuant.

EMMA : – Fluctu- quoi ?

Le grand-père : – Fluctu-ant, ça va, ça vient. Cela veut dire que ça change. La France peut décider d'accueillir certaines populations à un moment donné, leur accorder l'asile, leur donner des papiers. Et puis décider quelques temps plus tard de ne plus les accueillir.

EMMA : – Alors ils doivent reprendre la route ? C'est fatigant tous ces changements. Moi, si j'étais ministre de l'asile, je dirais Bienvenue à tous ! Et tout le temps !

Point 4 – De 1962 à 1983

EMMA : – Reprenons, Grand-père !

Le grand-père : – Je cherche une photo. Une photo avec ta grand-mère quand nous étions tous les deux étudiants. Nous nous sommes rencontrés à l'université dans les années 60, très exactement en 1962.

EMMA : – Je sais, et tu es tombé amoureux !

Le grand-père : – Quand je l'ai vue, elle était tellement belle, je suis en effet, comme on dit ailleurs, « tombé en amour »...

EMMA : – Tu es tombé à la renverse quand tu l'as vue ?

Le grand-père : – Oui, une histoire véritablement renversante ! Bon, je ne retrouve pas cette photographie, mais en voici d'autres d'étudiants africains, comme moi, dans les années 60 à Paris. Nous avions en commun cette particularité d'être devenus des étrangers en France.

Alors que nous étions français, parce que nos pays d'origine étaient des colonies françaises, tout d'un coup, au moment de la décolonisation, nous sommes devenus étrangers, je suis devenu sénégalais, mon ami Fodé est devenu guinéen.

EMMA : – Ça aussi, c'est renversant !

Le grand-père : – C'était un peu étrange, en effet. Aussi, tu sais, j'avais imaginé bien des choses quant à la France, aux Français, à leur mode de vie... Et quand je suis arrivé, j'ai parfois été surpris, comme bon nombre d'Africains fraîchement venus. Nous étions un peu désorientés. On ne comprenait pas toujours très bien le fonctionnement de l'université, de la ville, de la vie ici... Il m'a fallu un temps d'adaptation, même si assez rapidement je m'y suis fait, j'avais le désir de la France... et puis il y a eu ta grand-mère... qui m'a tout appris ! Chez certains de mes camarades, par contre, c'était comme au pays, on mangeait des plats sénégalais très épices en écoutant un ami qui jouait de la kora. C'était une façon de garder le contact avec la culture africaine de nos origines. Ne pas renier d'où l'on vient.

EMMA : – Toi non plus, tu n'as pas rogné d'où tu viens, tu m'apprends encore à manger du mafé et à dire des mots en wolof !

Le grand-père : – Non, je n'ai pas re-nié d'où je viens et je te le transmets. En tout cas, ce fut, pour moi, plutôt heureux. J'ai vécu une belle « histoire d'immigration en France » ! Sans trop de difficultés. Mais ce n'est pas forcément le cas pour tous les immigrés. Tu sais, chaque histoire est différente.

À cette même époque...

EMMA : – Attends, cette fois, c'est moi qui pioche dans la valise pour la suite de l'histoire : Oh, un casque de chantier ! c'est comme un vrai casque...

Le grand-père : – Oui, c'est un vrai casque de chantier qui est exposé. Parce qu'à cette même époque, de nombreux travailleurs italiens, algériens, mais aussi marocains, portugais étaient sur les chantiers partout en France. Ils construisaient des immeubles, des tours, des aéroports, des

routes... C'étaient de très grands chantiers, dans des conditions de travail rudes. Ou alors ils travaillaient à l'usine, et c'était dur également. De plus, ils habitaient dans des baraqués de fortune, sans confort. Ils vivaient dans ce qu'on appelle des bidonvilles.

EMMA : – Maman m'a expliqué ce que c'est les bidonvilles l'autre jour : des tentes, des cabanes faites avec des morceaux de carton, des tôles et des bouts de plastique. Les gens vivent là, dans la saleté, dans le froid ou la chaleur, ils n'ont aucun confort.

Le grand-père : – Ce ne sont pas des conditions acceptables pour vivre, tu as raison. Dès les années 50, on a commencé à construire de grands ensembles, de grands immeubles avec beaucoup de logements, pour tenter de loger correctement tout le monde.

EMMA : – Et on a réussi ?

Le grand-père : – Les conditions de vie et de travail étaient tellement difficiles que les ouvriers ont commencé à manifester. Ce qui est remarquable, dans ce moment de l'histoire, c'est que les travailleurs français et les travailleurs immigrés se sont unis pour lutter ensemble et défendre leurs droits.

EMMA : – C'est ce qu'on lit ici : TRAVAILLEURS FRANÇAIS TRAVAILLEURS IMMIGRÉS UNISSEZ-NOUS ! C'est écrit en arabe aussi dessous. Il y en a plein des affiches comme ça ! TRAVAILLEURS TOUS UNIS. Avec des poings levés.

Le grand-père : – On lutte, ensemble. Pourtant, dans le même temps, les immigrés sont aussi victimes de racisme.

EMMA : – Racisme, c'est quand on dit des paroles méchantes aux Noirs parce qu'ils sont noirs, ou aux Chinois parce qu'ils sont chinois, des choses qui font de la peine parce qu'on n'a pas la même couleur de peau ? Une fois, un garçon m'a demandé d'où je venais. Mais bien sûr que je viens d'ici, et il croit que parce que je suis métisse, parce que j'ai une maman noire et un papa blanc, il croit que je ne suis pas née ici, que je ne suis pas française. Il ne sait rien, lui. Il ne comprend pas que dans la France, il y a des Français de toutes les couleurs !

Le grand-père : – Tu as raison, dans la France, il y a des Français de toutes les couleurs. Parce que l'histoire de ce pays est faite des migrations nombreuses et de l'accueil des étrangers.

EMMA : – Alors moi aussi je lève mon poing : POUR L'ÉGALITÉ / CONTRE LE RACISME / Moi aussi je fais la manifestation, et je vais marcher comme ça dans la rue, avec des pancartes.

Le grand-père : – Tu fais entendre ta voix, EMMA ?

EMMA : – Mais oui ! ... J'en ai de la voix.

Je suis française, je m'appelle EMMA, je sais parler (un peu) le wolof. Je suis née en France, mon grand-père est sénégalais, je suis métisse...

Le grand-père : – Ce métissage franco-sénégalais, qui est le tien, est un petit bout de la grande mosaïque qu'est la culture française ! C'est une grande richesse à exprimer.

Point 5 – En 1995

EMMA : – Dis, Grand-père, est-ce que tu repenses au Sénégal depuis que tu es arrivé en France ?

Le grand-père : – Bien sûr ! je porte toujours mon pays d'origine dans mon cœur. Quand je suis parti, j'ai laissé mes parents là-bas, mes frères, mes sœurs, des tantes, des oncles, toute la famille... Je pensais très fort à eux. Souvent. Je leur écrivais pour leur donner des nouvelles. Quand j'ai commencé à travailler, je leur envoyais un peu d'argent aussi. Et quand j'ai pu, je suis retourné les voir, et revoir le pays. J'y allais avec plein de cadeaux pour leur faire plaisir.

EMMA : – Comme ça, ils ont vu que tu allais bien et que tu avais réussi en France. Tu y allais comment ?

Le grand-père : – Quand j'ai pu, j'y suis allé en avion, parce que la route aurait été trop longue jusqu'au Sénégal. Mais bien souvent des immigrés marocains ou algériens retournent dans leur pays l'été – ils rentrent au bled, comme on dit – et ils y vont en voiture. Ils transportent alors un immense chargement sur le toit de leur véhicule. Ces aller-retour chaque année sont importants, car malgré le choix de vivre en France, le lien au pays d'origine et le besoin d'y retourner sont grands. On a envie de retrouver sa famille, sa terre, ses traditions...

EMMA : – Tu m'as pourtant dit qu'ils avaient transporté leur culture avec eux. Ils vivent alors un peu comme chez eux, mais en France, non ? Par exemple, ils écoutent leur musique, ils font la cuisine comme ils aiment... Les Italiens cuisinent des pâtes, les Sénégalais font du mafé, les Chinois mangent du riz...

Le grand-père : – Attention aux idées toutes faites dont je t'ai parlé tout à l'heure, ce qu'on appelle des clichés ou des stéréotypes ! Les Chinois ne sont pas les seuls à manger du riz, par exemple. Nous en mangeons bien, nous ? Et les asiatiques ne sont pas tous des Chinois, ils peuvent venir du Vietnam, du Laos, de la Corée ou du Japon. Tout n'est pas si simple !

En tout cas, c'est vrai, même si on peut apprécier de goûter aux plats d'ici, on a souvent besoin de retrouver les goûts que l'on connaît. De la même façon, on peut se retrouver entre Sénégalais, entre Portugais, entre Chiliens, pour partager des choses communes. Dans certaines villes, il y a des quartiers chinois, des quartiers indiens ... où l'on trouve notamment des commerces qui vendent des produits du pays. C'est là que je vais quand je veux acheter des bananes plantains,

des cacahuètes crues, de l'attiéké, pour cuisiner africain ! Et cela, même si je goûte avec délice la gastronomie française.

On ne peut pas être complètement déracinés...

EMMA : – Comme un arbre ? Tes racines sont en Afrique.

Le grand-père : – Oui. Alors je garde un peu de terre africaine sous mes pieds et je déploie mon feuillage en France... C'est ainsi que j'ai réussi à me construire.

EMMA : – Qu'est-ce que c'est que cette écriture, c'est toi qui écris comme ça ? PERSONA GRATA. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le grand-père : – C'est du latin, cela signifie : une personne bien accueillie.

EMMA : – C'est sûr, on doit bien accueillir les personnes, parce que d'abord c'est la politesse, et puis pour que l'immigration se passe mieux aussi. Tu vois, j'ai bien compris ! Pourquoi as-tu gardé cette écriture, Grand-père ?

Le grand-père : – Justement pour ne pas oublier ! Parce qu'au tournant des années 1990, les frontières se sont refermées. On a connu quelque chose de particulier. En 1995, il a été décidé

que les Européens et les Européennes pourraient circuler librement dans presque tous les pays d'Europe. Par exemple, quand tu vas au Portugal avec tes parents, il n'y a pas de contrôle.

Par contre, les frontières de l'Europe sont devenues de plus en plus contrôlées, de plus en plus surveillées.

EMMA : – Tu veux dire qu'il y a des caméras partout autour de l'Europe pour vérifier qu'il n'y a pas d'étrangers pas Européens qui arrivent ?

Le grand-père : – C'est presque cela. Et il est devenu de plus en plus difficile pour les étrangers d'obtenir des papiers pour avoir le droit de vivre en France.

EMMA : – On ne leur donne plus de carte d'identité ?

Le grand-père : – On parle maintenant de titre de séjour et non plus de carte d'identité pour les étrangers.

EMMA : – Persona grata, Persona grata... mais alors ce n'est vrai que pour les Européens ?

Le grand-père : – Pourtant de nombreux étrangers venant de bien plus loin tentent toujours de rejoindre l'Europe et la France et d'y faire leur vie. Leur route est souvent longue et difficile pour arriver jusqu'aux portes de l'Europe.

Point 6 – De nos jours

Le grand-père : – Nous arrivons, ma chère EMMA, au seuil du temps présent. Ce sera le dernier chapitre de notre histoire.

EMMA : – Tu veux dire qu'on est arrivé à aujourd'hui ? Il était une fois maintenant...

Et encore des bateaux ! On a commencé avec L'Aurore, et tu me présentes de nouveau des bateaux pour cette dernière partie de notre histoire.

Celui-ci, on dirait plutôt une barque, il n'a pas l'air bien solide. Il est surtout beaucoup trop chargé, avec sa pyramide de gros ballots de tissus, et ses théières en plastique qui pendent. Moi, je pense qu'il va se renverser, s'il y a une grande vague, badaboum, tout le monde à l'eau.

Par contre, tu as vu un peu plus loin ? celui-ci, qui s'appelle L'Aquarius, est beaucoup plus grand. Il y a aussi des gilets de sauvetage. Ça veut dire que c'est un bateau qui va sauver les gens qui sont tombés dans la mer ?

Le grand-père : – Oui, exactement. Depuis les années 2010, des centaines de milliers de personnes tentent d'arriver en Europe en traversant la mer Méditerranée. Ils embarquent sur des navires de fortune, des petits bateaux pas bien solides comme tu dis, en quête d'une vie

meilleure. Ils sont très nombreux sur ces petites embarcations, trop nombreux. Et ils font souvent naufrage.

EMMA : – Ils se noient ?

Le grand-père : – Beaucoup se noient mais il y a un devoir de sauvetage en mer. Alors, de grands bateaux comme L’Aquarius portent secours à ces milliers de migrants qui risquent de mourir en traversant la Méditerranée et les sauvent.

EMMA : – Ils arrivent aux portes de l’Europe, comme tu as dit tout à l’heure ?

Le grand-père : – Du moins, ils tentent d’y arriver.

EMMA : – Et eux, ils fuient la guerre, comme mon copain Youri ?

Le grand-père : – Les raisons sont multiples. Comme je te l’ai dit, on peut quitter son pays pour de bonnes raisons, choisir de le quitter pour étudier, rejoindre son amoureux ou simplement découvrir une autre culture. Mais, certains, en effet, fuient parce que c’est la guerre ou parce qu’ils n’ont aucune liberté dans leur pays. D’autres quittent leur pays parce que c’est la misère.

EMMA : – Alors c’est la fuite ? Mais ils vont où ?

Le grand-père : – Des accords sont passés entre les états pour accueillir un certain nombre de migrants. Et d’autres traversent les frontières alors que c’est interdit.

EMMA : – Où est-ce qu’ils habitent quand ils arrivent ?

Le grand-père : – Certains sont accueillis et logés, d’autres n’ont pas cette chance et attendent dans des camps installés pour eux ou qu’ils construisent eux-mêmes avant que leur situation ne s’améliore. Ils ne peuvent pas rester trop longtemps dans ces camps ; c’est une solution temporaire. Sinon ...

EMMA : – Sinon, ils vivent dans la rue ! Tu sais, Hakim et Abbas, qui ont habité chez ma voisine, ils vivaient dans la rue. C’était l’hiver, il faisait très froid. Quand elle a su ça, elle n’a pas pu faire autrement que de les inviter. Ils ont habité longtemps chez elle. Plusieurs mois. Ils sont venus d’Afghanistan, ils m’ont raconté qu’ils sont d’abord allés en Iran avec leur famille parce qu’ils étaient en danger, ils risquaient de mourir. Ensuite, ils ont décidé de venir en Europe. Ils sont passés par plein de pays. Mais comme à chaque fois ils ne pouvaient pas avoir de papiers, ils changeaient de pays tout le temps. Quand ils sont arrivés en France, ils ont eu de la chance de nous rencontrer !

Le grand-père : – Heureusement on voit ainsi de grands mouvements de solidarité. Des associations, des particuliers se mobilisent et s’organisent pour venir en aide aux migrants.

EMMA : – C’est l’hospitalité.

Le grand-père : – Tu connais ce joli mot ?

EMMA : – Oui, Grand-père, je connais plein de mots ! L’hospitalité c’est quand on ouvre sa porte à un étranger... On lui fait une place, il peut dormir et manger chez nous. Comme Hakim et Abbas. Maintenant, ils ont des papiers, et ils ont un travail. Ils n’habitent plus chez ma voisine, mais je les vois encore. On a décidé qu’ils sont mes Daii, ça veut dire tontons dans leur langue. Tu vois,

je connais même des mots afghans ! Pas beaucoup toutefois, parce que quand ils parlent au téléphone avec leur famille, je ne comprends rien.

Le grand-père : – Maintenant grâce aux portables, ils restent aisément en contact avec leur famille. À mon époque, te rends-tu compte, tout cela n'existait pas. Quand je voulais donner des nouvelles à mes parents, je leur écrivais des lettres qui mettaient plusieurs jours, voire plusieurs semaines, pour leur parvenir. De plus, avec ces nouveaux moyens de communication, le smartphone et les réseaux sociaux, les migrants peuvent se transmettre des informations importantes sur les voies de passage, les règles d'un pays à l'autre, etc.

EMMA : – Ils sont connectés ! Eh oui, Grand-père... On vit dans un grand réseau maintenant !

Ça circule et on se parle, dans toutes les langues. Tu me parles en wolof, je te réponds en français, Hakim et Abbas me disent des mots en dari, et Youri continue en ukrainien...

Le grand-père : – Quel beau dialogue ! J'aime à entendre une telle musique composée des sonorités de langues si variées. Rappelons-nous alors que la France est une société multiculturelle grâce à toutes ces migrations et que cela fait notre grande richesse.

Ainsi continue et continuera notre histoire...